

**Colloque International d'Anthropologie du Monde Indo-Européen et de  
Mythologie comparée  
Parcours et itinéraires mythiques : des textes à l'archéologie  
(Louvain-la-Neuve, 20 mars 2009)**

**Andrea Carandini, Romulus et les dema.**

**Naissance, diffusion et ravages d'un produit ethnographique toxique**

par

**Jacques Poucet**

**Professeur émérite de l'Université de Louvain  
Membre de l'Académie royale de Belgique**

Je vais vous parler, comme l'indique le programme, d'aspects récents de la recherche sur Romulus, mais je vous dois un aveu. J'avais d'abord envisagé de traiter des rapports entre la tradition, l'archéologie et l'histoire à travers l'analyse des interprétations historiques d'Andrea Carandini. Mais j'ai eu peur de lasser une partie du public qui connaît bien mes positions sur ce point, et je me suis dit que je pourrais peut-être laisser au vestiaire, non pas Andrea Carandini bien sûr, mais son mur, son pomerium et ses reconstitutions, pour examiner un autre aspect de ses recherches, qui relève davantage du comparatisme et de l'ethnographie. Et comme j'ai la chance aujourd'hui d'avoir comme auditoire un public intéressé par l'anthropologie, la mythologie et la comparaison, j'ai pensé que ce serait pour moi l'occasion rêvée de développer des questions moins souvent traitées, mais qui éclairent quand même en profondeur la manière de procéder de notre collègue italien.

D'où le titre que j'ai choisi : *Andrea Carandini, Romulus et les dema*, avec en sous-titre *Naissance, diffusion et ravages d'un produit ethnographique toxique*. J'espère vous montrer qu'il n'y a pas que les banques qui cherchent à placer des produits structurés toxiques.

Mon plan est simple : c'est, en cinq étapes, l'histoire du concept de dema de ses origines à nos jours, précédée d'une introduction et suivie d'une conclusion.

## Introduction

Andrea Carandini reproche souvent aux historiens de Rome leur manque d'intérêt pour la comparaison, en particulier ethnographique. Il se déclare pour sa part très attaché à cette discipline et y fait régulièrement appel, l'estimant susceptible d'éclairer plusieurs questions délicates liées aux *primordia* et à la légende romulienne. C'est dans cette optique qu'il a introduit les dema dans son oeuvre. Faunus, Picus, Latinus, Romulus, Quirinus, et bien d'autres personnages encore du monde romain, y sont présentés comme des dema ou des êtres qui s'en rapprochent et en affichent les traits. J'expliquerai dans un instant ce que sont ces fameux dema, mais pour vous mettre en appétit, je vous livre trois citations récentes (2002 et 2006).

Selon A. Carandini, « Mars a des aspects de **dema**, comme aussi Quirinus » (*Archeologia del mito*, 2002, p. 204) ; « Romulus apparaît [...] comme une **figure de dema** [...]. **Comme Osiris et les autres dema**, qui sont héros civilisateurs-animaux-plantes/nourriture-etc., il est tué et démembré parce que les premières cultures impliquaient un meurtre et un démembrement du végétal nourricier [...] » (*Archeologia del mito*, 2002, p. 218), ou encore, cette fois sous la plume de Maria Teresa D'Alessio, qui commente, sous la direction d'A. Carandini, les textes rassemblés dans le premier volume de *La Leggenda di Roma* (2006) :

Il est possible de reconnaître dans la plante [= le figuier Ruminale], dans l'animal [= le pic et la louve] et dans la femme [= Acca Larentia] qui président au nourrissage des jumeaux **le dema unique de l'ancêtre générateur**. Nourri après la naissance par **un système type dema**, Romulus deviendra lui-même un **dema** comme cela se déduit du mythe lié à sa mort, selon lequel il est tué et démembré pour être ensuite distribué entre les membres de la communauté [...], ce qui est une des caractéristiques des **dema**. (LR I 2006, p. 322)

Lorsque j'ai lu ces lignes pour la première fois, je me suis demandé ce que pouvaient bien être ces dema, si importants, semble-t-il, pour une saine compréhension de la légende romuléenne. Voulant m'informer le plus sérieusement possible, j'ai procédé à une assez longue enquête, dont je vous livre ici la substantifique moelle : quand vous retrouverez votre ordinateur, vous pourrez lire sur la Toile un dossier plus complet, dont je vous donnerai l'adresse.

Le chemin qui nous conduira de 1922 à 2006 sera peut-être un peu long, mais il s'impose. Vous verrez comment le sens d'un concept ethnographique (celui de dema), né vers les années 20 du siècle dernier, s'est modifié au fil des décennies, en passant d'un auteur moderne à l'autre. Vous verrez aussi comment certains chercheurs ont construit sans vergogne sur les constructions de leurs prédécesseurs, sans les vérifier alors qu'elles ne reposaient déjà – au mieux – que sur des hypothèses, au pire sur des propositions fausses. Ah ! le danger de ces empilements d'hypothèses ! Il y a dans nos disciplines aussi des « produits toxiques ».

Vous verrez enfin que s'il est louable de faire appel à l'ethnographie dans un souci d'interdisciplinarité, il est impératif de le faire correctement, avec méthode, sous peine de compliquer davantage encore les problèmes qu'on veut résoudre.

## **Première partie**

### **Paul Wirz ou l'apparition des dema dans l'ethnographie (1922-1925)**

Le mot dema est un terme propre aux Marind-Anim, un « peuple premier » de la côte méridionale de la partie indonésienne de la Nouvelle-Guinée, qui, au début du XXe siècle et dans un territoire alors sous administration hollandaise, en était

encore à l'âge de la pierre. C'est le Suisse Paul Wirz qui en fit la première description ethnographique détaillée dans une monographie parue en 1922-1925.

Dans les récits des Marind-Anim sur leur lointain passé (appelons cela leur mythologie), le mot *dema* s'applique à toute une série d'êtres, supranaturels, aux pouvoirs très grands, qui appartiennent à un monde primordial, intemporel, « fluide » aussi dans lequel les transformations de tout ordre ne posent aucun problème, où tout (ou presque) est possible.

Ces êtres premiers sont nombreux et variés, parfois hiérarchisés ; certains ont figure humaine, d'autres figure animale ; on trouve des *dema*-plantes, des *dema*-objets, des *dema*-hybrides ; des *dema*-hommes, des *dema*-femmes, des *dema*-enfants.

Ces personnages, qui changent très facilement de formes, entrent en conflit les uns avec les autres, ils copulent, n'hésitent pas à commettre l'adultère, à se violer, à se sodomiser, à se mutiler, à se tuer, sans risques réels, si l'on peut dire, car ils ne meurent pas vraiment.

Ces *dema* ne sont pas nécessairement créés ; ils sont là, sans plus. Ils sont toutefois créateurs ou fondateurs, si l'on peut utiliser ces mots pour exprimer l'idée qu'ils sont à l'origine – directe ou indirecte – de pratiquement tout ce qui fait la vie quotidienne des Marind-Anim, de leur naissance à leur mort.

## **Deuxième partie**

### **Première extension de sens due à Lucien Lévy-Bruhl (1935)**

C'est Lucien Lévy-Bruhl, dans *La mythologie primitive* (Paris, 1935), qui semble avoir donné aux *dema* Marind-Anim leurs lettres de noblesse. Travaillant de

première main sur la description de P. Wirz, il présenta le concept d'une manière générale mais précise et correcte, et le lança dans la littérature ethnographique.

En effet, comme il s'intéressait à beaucoup d'autres peuples, il fut amené à constater d'abord que « d'autres tribus de Nouvelle-Guinée et d'Australie employaient de la même façon des termes tout à fait analogues » (p. 27) à celui de *dema*, et ensuite qu'on retrouvait des personnages, sinon semblables aux *dema*, en tout cas relativement proches d'eux, dans des civilisations très anciennes d'Amérique du Sud et du Nord. C'étaient toujours des milieux, relevant du modèle culturel des paléocultivateurs, adeptes de la végéculture ou de l'agriculture.

Mais cette extension (la Papouasie en général, l'Australie, l'Amérique du Sud et du Nord) posait un problème de terminologie, car, pour désigner ces êtres (étranges à nos yeux) qui se manifestaient dans la période primordiale, les différentes tribus avaient des termes différents : chez les Marind-Anim, c'était *dema* ; ailleurs on trouvait des mots imprononçables, dont je vous fais grâce. D'autre part nos langues avaient beaucoup de mal à traduire les réalités qu'ils désignaient et qui nous sont totalement étrangères, d'où la gamme d'expressions utilisées : « héros civilisateurs », « héros culturels », « êtres mi-humains, mi-animaux (ou végétaux) », « ancêtres mythiques » (on ajoute parfois mi-humains, mi-animaux), « éternels incréés » (ici encore on ajoute parfois mi-humains, mi-animaux), « grands créateurs », « grands transformateurs », « personnages transcendants », et j'en passe.

Tout cela explique le succès de *dema*. C'est ce mot simple et facilement prononçable qui fut choisi pour désigner dans la littérature ethnographique les curieux personnages que nous venons de décrire et qu'on retrouvait dans toute une série de cultures primitives du Pacifique et de l'Australie, mais aussi de l'Amérique du Sud et du Nord.

Lévy-Bruhl toutefois prenait soin de ne pas sortir le terme du milieu des paléocultivateurs, et il n'a jamais non plus fait d'eux des divinités, deux remarques qui prendront toute leur importance plus tard. Jusqu'ici, le produit était sain.

## Troisième partie

### Les deux « dérapages » d'A. Jensen (1939-1954)

#### 1. À la recherche d'une théorie générale du divin et du sacrifice

Mais les choses vont vite « déra per », et ce sera le fait d'un savant allemand Adolf Jensen. Ethnologue, il est intéressé par l'histoire de la religion et tente d'élaborer une théorie générale du divin et du sacrifice chez les peuples primitifs.

Son ouvrage de synthèse et de réflexion, *Mythos und Kult bei Naturvölkern*, fut publié deux fois en allemand (1951 et 1960), traduit en français (Paris, 1954) et en anglais (1963). Le titre français complet montre bien l'optique, très générale, dans laquelle son auteur se plaçait : *Mythes et cultes chez les peuples primitifs : leur sens profond. Réhabilitation du primitif. Dieux, héros, divinités-dema. L'origine des choses. La mise à mort au temps primordial. Totémisme, magie, chamanisme, âmes et esprits. Vaste programme, vous en conviendrez.*

Jensen y présente le résultat des recherches ethnographiques, les siennes et celles de ses collègues, mais il propose aussi et surtout une théorie générale du divin et du sacrifice chez les peuples primitifs. Elle semble influencée par le thème du sacrifice du Christ qui, « par sa mort, donne la vie au monde ».

#### 2. Premier « dérapage » : le concept de la « divinité-dema »

Jensen était un spécialiste des paléocultivateurs. Or, parmi les « personnages transcendants » (appelons-les ainsi) qui hantaient les *primordia* de ces peuples premiers, se rencontraient – je l'ai dit – des dema-hommes, des dema-femmes, des

dema-enfants, des dema-animaux, des dema-plantes, des dema-objets, voire des dema biformes ou multiformes, mais pas de dema-dieux. En effet, les ethnologues, prudents, recouraient précisément au terme dema pour ne pas devoir se prononcer sur la nature exacte de ces curieux personnages, et en particulier sur leur éventuel caractère divin.

Cela gênait beaucoup Jensen. Travaillant sur les origines du divin chez les peuples premiers, il avait besoin de dieux, et à première vue les paléocultivateurs ne lui en fournissaient pas. Il va tout simplement en inventer, en accordant à certains d'entre eux, à certains seulement, le statut de « divinité ». Il y aura ainsi pour lui des dema « simples » (si l'on peut utiliser cet adjectif) et des « divinités-dema ».

Sur quoi va-t-il fonder la « promotion divine » de certains dema ? Il exige pour cela deux choses. Pour être « promu », le dema doit d'une part avoir été mis à mort ; et d'autre part sa mort doit avoir été « créatrice » ou « fondatrice », c'est-à-dire qu'elle doit avoir donné naissance à quelque chose d'utile pour le peuple (souvenez-vous : « le Christ par sa mort a donné la vie au monde »). Si ces deux éléments (mise à mort suivie d'un effet créateur et fondateur) sont réunis sur un dema, Jensen se sent en droit de lui accorder le statut de dieu : il deviendra une « divinité-dema ».

### **3. Excursus : La place du démembrement et des plantes alimentaires**

Je préciserai (un peu en guise d'excursus) que, dans ses travaux, le savant allemand attache beaucoup d'importance à la mort *par démembrement*, et que pour lui cette mort est souvent censée produire des *plantes alimentaires*. Une double mise en évidence qui n'a rien d'étonnant. Les populations sur lesquelles il travaille se nourrissent notamment de divers types de tubercules, qu'on met en pièces avant de les planter et qui donnent naissance à de nouveaux produits.

Jensen sera souvent présenté comme celui qui a lancé la théorie de la « divinité-dema » dont la mort par démembrement conduit à la création des aliments de base. C'est une vision un peu simpliste. En réalité, Jensen ne se limite ni à la sphère alimentaire, ni à la mort par démembrement. Il serait plus exact de définir la « divinité-dema » qui lui est chère, comme un dema mis à mort, *éventuellement démembré*, et qui, par cette mort, a créé, fondé, quelque chose d'important pour la vie du peuple, *notamment les plantes alimentaires ?*

#### 4. Jugement : une théorie non fondée

N'empêche que cette théorie, sous sa forme simplifiée ou sous sa forme plus complexe, n'est pas fondée. Tout simplement parce que le lien étroit, presque nécessaire, qu'elle postule entre le motif de la mise à mort et celui de la fondation-crédation ne correspond pas à la réalité du dossier ethnographique.

C'est déjà le cas chez les Marind-Anim, le peuple premier à l'origine de la notion même de dema. Les deux motifs sont effectivement présents dans leur « mythologie », mais dissociés. Chez eux, bien des dema meurent, sans rien fonder du tout, et beaucoup de dema, plus nombreux encore, sont à l'origine de réalités importantes dans leur vie mais sans en mourir pour autant. Cette simple constatation déjà met à mal la théorie et la définition jensénienne de la « divinité-dema ».

En dehors du dossier Marind-Anim, la littérature connaît bien quelques récits où le démembrement d'un dema est à l'origine de plantes alimentaires. Le contraire eût été étonnant dans les milieux de paléocultivateurs. Jensen avait ainsi trouvé un récit intéressant chez les Wemale, une tribu de la partie occidentale du Céram (on était toujours dans le contexte des populations agricoles très primitives). C'était l'histoire de la jeune Hainuwele, du corps enterré et démembré duquel surgissent toute une série de tubercules. Jensen y avait vu LE mythe fondateur central de la culture Wemale, et, dans la littérature anthropologique spécialisée, il avait donné un

grand retentissement à ce récit, le présentant avec beaucoup de conviction comme l'illustration parfaite du mythologème du dema sacrifié et démembré, dont les fragments sont à l'origine, non seulement des plantes alimentaires, mais plus largement de la condition humaine (sexualité, mort, institutions religieuses et sociales). Jensen avait fait d'Hainuwele ce qu'on appellerait le prototype de la « divinité-dema ».

Mais les ethnologues qui ont dans la suite travaillé sur ce récit ont tous rejeté l'interprétation de Jensen, en mettant en évidence le vice de raisonnement qu'elle contenait : dans un ensemble très complexe, le savant allemand ne retenait que les seuls éléments dont il avait besoin pour interpréter l'histoire dans le sens qu'il souhaitait et ainsi « fonder » ou « valider » sa théorie. Si on envisageait l'ensemble du récit d'Hainuwele, son message n'était plus du tout celui que lui attribuait Jensen.

Il faut dire que, dans les années 60 déjà, les milieux anthropologiques avaient pris leurs distances à l'égard de Jensen. Le savant allemand était « démonétisé » auprès de ses pairs.

Soyons clair : le concept de « divinité-dema » défini par Jensen n'est même pas une hypothèse digne de ce nom. C'est tout simplement une proposition qui repose sur un raisonnement faux. La « divinité-dema » de Jensen n'est pas présente dans le dossier ethnographique : elle n'a d'existence que dans l'imagination du savant. Bref, c'était un produit toxique que Jensen introduisait dans le dossier des dema.

##### **5. Second «dérage» : l'exportation vers les mondes égyptien, védique et grec**

Mais Jensen ne va pas en rester là. Il va « déraiper » une seconde fois, en exportant le concept de « divinité-dema » qu'il venait arbitrairement d'inventer, et en l'exportant dans des civilisations, comme l'Égypte, l'Inde védique et la Grèce, non

seulement géographiquement et chronologiquement très éloignées des « peuples à dema », mais culturellement beaucoup plus avancées qu'eux.

Il était à la recherche d'éventuelles survivances de ce qui constituait, à ses yeux, le cœur du patrimoine religieux des paléocultivateurs, à savoir une divinité mise à mort, voire démembrée, dont la mort donne naissance à ce qui était nécessaire au peuple, et notamment aux plantes alimentaires.

Et dans les mythes d'Osiris, de Soma et de Dionysos, il crut retrouver le lien entre les deux motifs qui lui avaient servi à définir sa « divinité-dema ». Ces trois dieux aussi n'avaient-ils pas été tués et démembrés et, toujours aux yeux de Jensen, leur mort n'était-elle pas liée plus ou moins étroitement, sinon à une « plante alimentaire » de base, en tout cas à un « végétal de grande importance » : le grain (dans le cas d'Osiris), la boisson sacrificielle (dans le cas de Soma), le vin (dans le cas de Dionysos) ? Mais c'était aller vite en besogne.

Les Égyptiens, les Indiens et les Grecs n'étaient plus des cultivateurs-plantiers, et leurs religions étaient d'un tout autre type que celles de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Pour trouver des « rapprochements » et des « correspondances » entre ces nouveaux milieux et ceux des paléocultivateurs, en d'autres termes pour « sauver la thèse », il fallait procéder à de sérieux « aménagements », qui ressemblent plus à des tours de passe-passe qu'à de véritables raisonnements.

Un seul exemple, celui d'Osiris. C'est une des divinités les plus importantes de l'ancienne Égypte, considérée non seulement comme le roi des morts, mais aussi comme la puissance qui faisait surgir toute vie du monde souterrain, de la production de la végétation jusqu'à l'inondation annuelle du Nil. Mais, dans le dossier d'Osiris, le grain n'était qu'un élément parmi une foule d'autres, même s'il jouait un certain rôle dans certains rituels (les figurines en forme d'Osiris). Plus grave

encore pour la validité des « rapprochements », il n'existait aucun lien particulier entre le démembrement d'Osiris et le grain. Les autres « pseudo-correspondances » étaient du même acabit, et aussi contestables. Je vous en fais grâce. Mais rien n'arrêta Jensen.

Nouvelle dérive donc du savant allemand. Elle repose sur la démarche identifiée plus haut et classique chez lui. Dans un ensemble riche et complexe, il ne prend en considération qu'un nombre très limité d'éléments (toujours les deux mêmes) dont il estime avoir besoin, qu'il sépare complètement de leur contexte et qu'il met soigneusement et artificiellement en évidence. C'est au théâtre la technique du projecteur qui, plaçant en pleine lumière deux personnages séparés l'un de l'autre, laisse tous les autres dans l'ombre et fait croire qu'ils sont les seuls à occuper la scène.

Faisons le point. Le concept de dema, pleinement justifié dans le dossier des Marind-Anim, restait acceptable dans celui des civilisations paléoagricoles de même type. Le produit était sain. Par contre, le concept de « divinité-dema » que Jensen prétendait extraire de ces cultures était, lui, sans fondement. C'était un produit toxique. Il le devenait doublement, toxique, lorsque – deuxième dérive – il était appliqué très loin de son point de départ. Appliqué arbitrairement d'ailleurs, car pour « sauver la thèse », il fallait recourir à des « aménagements » inacceptables, sur lesquels je ne me suis pas étendu. On comprend que les spécialistes de l'Égypte, de l'Inde védique et du monde grec ne suivirent pas Jensen.

## Quatrième partie

### Angelo Brelich ou l'introduction des dema dans la légende de Romulus (1960)

Nous ne sommes toutefois pas au bout de nos surprises. Le produit trouva acquéreur en Italie, où Romulus fit son entrée dans le dossier, inexistant à nos yeux, des « divinités-dema » où il ira rejoindre notamment Osiris, Soma et Dionysos. Jensen, qui pourtant « ratissait large », on vient de le voir, n'avait même pas songé au fondateur de Rome. Ici, le banquier irresponsable sera Angelo Brelich, un savant italien spécialiste de l'histoire des religions. Comment procéda-t-il ?

#### 1. La « divinité-dema » rencontre les *Dying Gods* de Frazer

Brelich avait lu Frazer et son monumental *Rameau d'Or*<sup>1</sup>, où le chercheur anglais rangeait notamment Osiris et Dionysos dans le groupe des *dying gods*, aux côtés d'Adonis, d'Attis, de Balder, de Tamuz, et de bien d'autres, dont Romulus. L'œuvre de Frazer avait déjà, il est vrai, suscité réticences et critiques à l'époque de Brelich. Mais le savant italien n'en tint pas vraiment compte.

D'autre part, Brelich avait rencontré les travaux de Jensen, mais l'œuvre complexe et évolutive de ce dernier ne lui était pas familière. Il n'en avait qu'une connaissance superficielle, au point de confondre le concept de dema, une réalité ethnographique, et le concept de « divinité-dema », une invention non fondée de Jensen. Avec ce qu'il reprenait de Jensen et comprenait mal, il allait manipuler un produit dont il ignorait la toxicité, d'autant plus qu'il le fusionnait avec le concept des *Dying Gods* de Frazer, autre produit toxique, dont Brelich ignorait également le danger.

---

<sup>1</sup> J.G. Frazer, *The Golden Bough*, dont la troisième édition, devenue l'édition de référence, avait paru à Londres, de 1911 à 1915.

## 2. Comment transformer Romulus en dema ? Pas facile

Brelich va alors tenter de transformer Romulus en dema. Mais ce n'était pas facile. Bien sûr, Romulus avait vécu aux origines, c'était un roi fondateur, et une version de sa mort rapportait qu'il avait été tué et démembré par les sénateurs : il était donc lié à un démembrement. Mais il restait séparé des dema par d'importantes différences dont Brelich était conscient : Romulus, écrit le savant italien, « n'a aucun lien avec les plantes alimentaires, c'est-à-dire qu'il lui manque justement ce caractère qui est la raison d'être du motif du démembrement dans la mythologie des dema ». Par ailleurs « Romulus n'est pas du tout une divinité, et il n'occupe aucune place importante dans la religion romaine. » (Brelich, *Quirinus*, p. 99).

Mais la connaissance qu'avait Brelich du dossier romain lui livra une piste qu'il jugea intéressante et que je présente rapidement.

Comme on le sait, Romulus, personnage pseudo-historique du récit des origines, a été identifié en milieu romain à Quirinus, une indiscutable divinité du panthéon primitif, sans que la raison de cette identification, ainsi que sa date précise du reste, n'apparaissent clairement. Or pour Brelich, il se faisait précisément que Quirinus entretenait – entre autres choses – des rapports avec la nourriture et l'agriculture. Bien sûr, depuis Brelich, la recherche sur Quirinus a beaucoup avancé et nous savons bien aujourd'hui que Quirinus est loin de n'être que cela, mais à l'époque, le lien de Quirinus avec la nourriture pouvait paraître globalement défendable.

On avait ainsi, avec Romulus, un roi fondateur mort par démembrement et, avec Quirinus, un lien avec la nourriture. Pour Brelich, la solution était à portée de mains : il suffisait de faire intervenir les dema à Rome pour qu'on puisse expliquer le lien mystérieux entre Romulus et Quirinus.

Or, pour Brelich, imaginer que les Romains connaissent eux aussi les dema était une supposition tout à fait raisonnable (je cite) :

Il est raisonnable de supposer (*è soltanto ragionevole supporre che*) que les Italiens aussi (et parmi eux les Romains) – comme pratiquement tous les peuples qui, aux temps historiques, habitaient la zone méditerranéenne au sens large du terme – conservaient sous une forme quelconque l'idée religieuse très ancienne d'un être fondateur des principales institutions de sa race, que, tué (et éventuellement démembré), il était enterré et que de son corps naissait le principal aliment végétal du peuple. (*Quirinus*, p. 103)

Supposition raisonnable, c'est vite dit : toute personne un peu introduite dans le dossier des dema estimera au contraire que ce point de départ relève plus du postulat indémontrable ou du dogme que d'une saine hypothèse de travail. Pourquoi et au nom de quoi devrions-nous supposer, ne serait-ce qu'*a priori* (p. 103), que « pratiquement tous les peuples de la Méditerranée », et donc aussi bien sûr les Romains, avaient conservé « sous une forme quelconque » – le vague de l'expression autorise beaucoup de choses – le motif de la « divinité-dema » ? N'oublions pas que la « divinité-dema » était une pure création de Jensen que le savant allemand avait introduite abusivement dans le dossier d'Osiris, de Soma et de Dionysos.

Brelich pour sa part n'hésitera pas. Il sautera le pas, et estimera que l'identification entre Romulus et Quirinus ne serait pas secondaire, mais primitive, que ces deux figures n'en auraient formé qu'une seule à l'origine, et qu'avec elle on serait en présence d'une sorte de dema, un de ces grands ancêtres des temps primordiaux bien connus dans les cultures des paléocultivateurs, mis à mort par démembrement, et dont les fragments du corps, enterrés, auraient été à l'origine d'un aliment de base important.

Les spécialistes du monde romain accueillirent l'idée de Brelich avec très peu d'enthousiasme, mais personne parmi eux ne prit sur son temps pour discuter en

profondeur sa théorie d'un Quirinus-Romulus « prolongeant », sous forme fossilisée, les *dema* des paléocultivateurs.

Entendons-nous bien. Je n'entends pas intervenir ici dans les discussions sur la « double mort de Romulus », à savoir l'apothéose et le démembrement. Quel est leur sens ? Quelle est la version la plus ancienne ? La tradition sur le démembrement peut-elle relever de l'histoire authentique ? Ce sont d'autres problèmes. Je veux simplement montrer ici l'absence totale de pertinence et de fondement de la théorie avancée par Brelich en 1960 pour interpréter le lien Romulus-Quirinus dans l'optique des *dema* des paléocultivateurs. C'était un produit structuré repris à Jensen et à Frazer, toxique à plusieurs niveaux, dont Brelich s'était emparé sans le discuter et sans le comprendre, et qu'il pensait pouvoir appliquer au cas romain.

## Cinquième partie

### **Andrea Carandini ou l'explosion des *dema* dans les *primordia* de Rome (2002-2006)**

#### **1. A. Carandini reprend et étend les vues de Brelich**

C'est ce nouveau produit qu'Andrea Carandini va reprendre sans la moindre distanciation. Il voit même dans la théorie de Brelich « une conquête critique mémorable » (tout peut s'écrire !) et « une source d'inspiration ultérieure ». Et en effet il va à son tour tenter de placer le produit dans sa clientèle, en le développant largement ; entendez par là qu'il ajoutera de nouvelles constructions fantaisistes à ce qui n'était déjà qu'un empilement non fondé de propositions.

La présentation qu'il fait des *dema* (notamment *Archeologia del mito* 2002), peut difficilement donner une idée correcte du sujet à quelqu'un de non initié. Elle ne peut manquer d'engendrer chez lui la confusion, car elle ne permet pas de faire le départ

entre (a) la conception « classique » du dema reçue dans le milieu ethnographique, (b) les « produits dérivés toxiques », c'est-à-dire Jensen avec son concept de « divinité-dema » et l'introduction d'Osiris, Soma et Dionysos dans le dossier des dema, Jensen donc, mais aussi Brelich qui agit de même avec Quirinus-Romulus), et (c) ce que j'appellerais avec un brin d'amusement les « petits nouveaux ». Carandini va en effet sortir de son chapeau de magicien une foule de dema latins et romains : de Picus à Jupiter et à Mars, en passant par Pylumnus, Faunus, Rumina, Latinus, Romulus et Quirinus, nombreux sont à Rome les dema ou les « figures de dema ».

Tout est mêlé dans les présentations d'A. Carandini (certitude, hypothèse défendable, construction non fondée, fantaisie pure). Le lecteur non prévenu retire l'impression que la notion de dema est très largement répandue dans l'histoire de l'humanité, qu'elle est pour ainsi dire universelle ; qu'il existe beaucoup de types différents de dema, qui sont fonction des particularités locales ; qu'on en rencontre non seulement en Australie, en Nouvelle-Guinée, en Amérique du Nord, en Amérique du Sud, en Afrique noire, mais aussi en Grèce et à Rome ; que ce sont des êtres qui ont vécu à une époque bien antérieure à la nôtre, celle des *primordia* absolus ; que cette époque-là constituait un prodigieux vivier de créateurs, de fondateurs, d'inventeurs de toute sorte, et que c'était un monde « fluide » où toutes les métamorphoses étaient possibles.

Ces trois derniers points sont loin d'épuiser la définition des dema et ne leur correspondent que très imparfaitement. Ils jouent pourtant un rôle très important dans les constructions du savant italien. Qu'on en juge.

## 2. Comment devenir un dema selon A. Carandini ?

Pour lui, une des caractéristiques des dema est d'appartenir au monde des origines, où rien n'est fixe, où on ne sait jamais très bien si l'on a devant soi un végétal, un homme, un animal, ou un minéral. Faunus, Picus, Pylumnus, Rumina

n'apparaissent-ils pas dans ce monde sous diverses formes ? Romulus pour sa part n'a-t-il pas été nourri par une louve et un pic, voire par un figuier ? Pour A. Carandini, une pareille « instabilité de formes » dans le cas de personnages primordiaux ne permet pas le doute : il ne peut s'agir que de dema.

Et pour que vous ne croyez pas que j'exagère, je retranscris dans la langue originale un texte clé, tiré de *l'Archeologia del mito*, 2002, p. 62 :

« Il Dema si presenta in forma umana, animale, o vegetale, ma anche in forma di armi e strumenti considerati come esseri viventi. Uno stesso fenomeno è conosciuto presso Latini e Romani, dove Picus è re divino, picchio, ma anche ascia e stipite di porta (col nome di Picumnus), come Pilumnus è pestello e anche lui stipite di porta, come Stercutus è scopa e architrave, come Faunus è lupo e soglia, come Marte, genitore dei suddetti, è une lancia, come Giove è un albero o un'ascia litica, come Rumina è una dea-albero del fico che nutre come una donna con le sue mammelle, etc. » (Carandini, *AM* 2002, p. 62)

Autres exemples. Pour A. Carandini toujours, c'est le texte que j'ai présenté en commençant : « Mars a des aspects de dema, comme aussi Quirinus » (*AM* 2002, p. 204). Quirinus, on en a déjà parlé. Mais Mars ? Tout simplement à cause du rituel du *Mars, vigila* (Serv., *Aen.*, 8, 3 ; 7, 603) où, dans le *sacrarium* de Mars à la *Regia*, le général désigné vient secouer la « lance de Mars ». Le rapport de la divinité avec un objet comme la lance suffit à la rapprocher des dema. Mars est un dieu et une lance, comme Picus est un roi et un oiseau. Toujours cette ambiguïté des êtres et des choses, censée, dans le temps primordial, être la caractéristique des dema, et qui, à Rome aussi, en constituerait la marque.

Le savant italien manipule le concept de dema avec une souplesse, une liberté, une malléabilité, bien dignes de la fluidité caractéristique de la période primordiale dans la mythologie des Marind-Anim. Sur le plan du raisonnement, le jeu des dérives que nous avons constaté en analysant la pensée de Jensen continue de plus belle, cette fois dans une fantaisie débridée et sans un effort véritable de démonstration.

J'en viens maintenant au dernier livre que j'ai eu en mains sur le sujet. C'est *La leggenda di Roma I* (2006), dont je vous ai également présenté un extrait en commençant. Bien sûr le commentaire qui accompagne les textes n'est pas de Carandini lui-même, mais de Maria Teresa D'Alessio. J'imagine toutefois qu'il n'a pu être publié qu'avec l'*imprimatur* du maître.

Ce passage revient sur l'aspect *dema* de Romulus, à l'occasion de son sauvetage miraculeux et de son démembrement. Je le reprends ici pour « la mise en perspective » ethnographique qu'il retrace à partir des travaux précédents. Je le donne en traduction française :

Dans un mythe répandu chez les Marind-Anim de la Nouvelle-Guinée hollandaise, à la place d'une louve on trouve une chienne qui met au monde un enfant, événement considéré comme pas ordinaire mais tout de même possible<sup>2</sup>. Dans ce peuple la chienne incarne le *dema*, ancêtre-créateur doté de pouvoirs surnaturels, capable d'engendrer un être vivant d'une nature différente de celle en laquelle il s'est lui-même manifesté. En transférant dans le mythe romuléen cette capacité de participer à diverses formes vivantes, il est possible de reconnaître dans la plante, dans l'animal et dans la femme qui président au nourrissement des jumeaux le *dema* unique de l'ancêtre générateur. Nourri après la naissance par un système type *dema*, Romulus deviendra lui-même un *dema* – selon l'interprétation de Brelich (1960) – comme cela se déduit du mythe lié à sa mort, selon lequel il est tué et démembré pour être ensuite distribué entre les membres de la communauté [...], ce qui est une des caractéristiques des *dema*. (D'Alessio, *LR*, I, 2006, p. 322).

Ce texte, censé traduire la pensée mythique des Marind-Anim nous entraîne dans la fantaisie la plus complète. Non que l'univers de ce « peuple premier » ne connaisse pas de récit où une chienne mettrait bas un enfant. Chez les Marind-Anim, dans le monde « fluide » des *primordia*, la naissance miraculeuse d'un enfant à partir d'une chienne de ce genre est possible. Ce qui inquiète, c'est ce qu'en tire la commentatrice. La simple mention « la chienne incarne le *dema*, ancêtre-créateur doté de pouvoirs surnaturels » n'a aucun sens.

En effet il n'y a nulle part dans les conceptions de ce peuple premier « un *dema* unique, ancêtre-créateur » susceptible de s'incarner dans n'importe quoi et de

---

<sup>2</sup> Une note à cet endroit renvoie à Lévy-Bruhl, [*La mythologie primitive*], 1963, p. 229 et à Carandini, [*Archeologia del mito*], 2002, p. 61-63.

faire n'importe quoi ; « le dema unique de l'ancêtre générateur », comme il sera dit un peu plus loin dans le texte, n'existe pas ; ce qui existe, c'est une multiplicité de dema qui sont d'ailleurs très loin d'être tous des « ancêtres créateurs ». Bref, on a simplement affaire chez les Marind-Anim à un chien-dema, qui, parce qu'il appartient au monde des *primordia*, est susceptible de réaliser des choses extraordinaires ou étranges ou inhabituelles pour un chien, mais qui n'étonnent pas les Marind-Anim. Et à côté des chiens-dema, on voit également apparaître dans les récits des casoars-dema, ou des cigognes-dema, voire un feu-dema ou un arc-dema, ou encore des hommes-dema, certains ayant un nom, d'autres pas. Je suis pour ma part prêt à parier qu'Andrea Carandini et Maria Teresa D'Alessio ne doivent guère avoir fréquenté les mythes Marind-Anim dont ils parlent si facilement.

Les univers concernés (les Marind-Anim d'un côté, la Rome primitive de l'autre) sont tellement différents qu'une phrase comme « transférer dans le mythe romuléen cette capacité de participer à diverses formes vivantes » frise l'absurde.

Mais il devient urgent de conclure.

### 3. La fantaisie la plus complète

J'ai passé beaucoup de temps à faire l'histoire du concept de dema en établissant ce que les spécialistes musulmans des Hadiths appellent l'*isnad*, c'est-à-dire « la chaîne des témoignages » ou « la chaîne des transmetteurs ». Ce fut une enquête longue et pénible, mais je ne la regrette pas, car elle m'a beaucoup appris, sur les dema bien sûr, mais aussi sur la manière dont certains savants travaillent. Et avec Carandini en tout cas, on nage dans la fantaisie la plus complète.

Au terme de mon enquête, il est clair pour moi que cet auteur n'a qu'une notion vague et inexacte du concept et de son histoire. Il n'a manifestement pas lu les récits des « peuples premiers » ; il a probablement lu des textes de Lévy-Bruhl sur le

sujet ; je doute qu'il ait lu attentivement Jensen ; sa source d'inspiration principale est Brelich, un de ses compatriotes qu'il estime méconnu et pour lequel il éprouve beaucoup d'admiration. Malheureusement, ce que vendait Brelich en 1960 était déjà un produit structuré toxique : il ne faisait en effet que prolonger des constructions non fondées, lancées quelques décennies plus tôt par Jensen, un historien des religions qui avait, pour les besoins de sa théorie personnelle sur l'idée primitive de dieu, modifié en profondeur le concept de dema, qui avait été correctement introduit dans les années 30 dans la littérature ethnographique, après avoir été révélé au monde savant dans les années 20. Mais les dema d'A. Carandini n'ont plus rien à voir avec les dema ethnographiques du point de départ. Jensen, puis Brelich, puis Carandini, chacun a ajouté fièrement un étage supplémentaire à une maison déjà branlante parce qu'elle n'avait pas fondations solides et qu'elle était construite sur du sable. Dans le monde réel, le bâtiment se serait effondré depuis longtemps. La papier, lui, supporte tout.

Il ne faut pas avoir peur de le dire. À coup d'affirmations péremptoires, en s'appuyant sur les conceptions des prédécesseurs acceptées sans la moindre critique et arbitrairement prolongées dans une inquiétante liberté, sans méthode, A. Carandini et son école ont dilué et perverti le sens que le dema possédait dans le dossier ethnographique, et ils ont installé dans la légende romuléenne des dema de fantaisie ou d'opérette. Sous sa plume, le dema des Marind-Anim et des ethnologues a été transformé en un concept non défini, aux contours vagues, changeants, qu'on peut mettre à toutes les sauces et qu'on prétend retrouver dans toute une série de personnages du lointain passé de Rome.

## Conclusion

Je le disais en commençant. Andrea Carandini reproche régulièrement aux historiens de Rome leur manque d'intérêt pour la comparaison, en particulier ethnographique. Il se déclare beaucoup plus ouvert qu'eux aux autres disciplines et très attaché notamment à l'ethnographie. Il fait régulièrement appel à cette discipline, l'estimant susceptible d'éclairer des questions difficiles. Vous conviendrez qu'au terme de notre longue enquête, dont vous n'avez d'ailleurs eu qu'un très bref aperçu, cette prétention ne manque pas de piquant.

Pour justifier l'importance qu'il accorde à la comparaison ethnographique et aux *dema*, il affirme quelque part (je cite) que les « Aborigènes australiens eux aussi peuvent nous aider à mieux comprendre le monde des premiers Romains ». Je serais mal venu de le contredire, sachant tout ce que les historiens de la Rome primitive peuvent apprendre des Scandinaves, des Indiens et des autres peuples indo-européens. Ma seule remarque portera sur la méthode : « D'accord, mais cela ne peut pas se faire de n'importe quelle façon ». Car c'est sur ce point que le bât blesse. Les comparaisons ethnographiques doivent se faire avec un minimum de méthode. Et si les théories d'A. Carandini sur les *dema* latins et romains sont à rejeter, ce n'est pas parce qu'elles font intervenir des *dema* d'Australie ou d'ailleurs, mais parce qu'elles manquent cruellement de méthode.

La conclusion est que les *dema* n'ont pas leur place dans le monde romain ; ils devraient disparaître définitivement des travaux sur les origines lointaines de Rome. Mais quand on connaît le « poids » de certains chercheurs et la « pesanteur » d'une certaine recherche, on peut se demander si ce n'est pas là un vœu pieux.

## Notes finales

1. Le texte ci-dessus est celui de la conférence prononcée en séance le vendredi 20 mars 2009. Elle ne constitue qu'un condensé d'une recherche plus étendue accessible sur la Toile dans le fascicule 16, 2008 des *Folia Electronica Classica* louvanistes (<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/16/DemaCarandini2.htm>) et intitulée : *Le fantastique périple des dema, des Marind-Anim de P. Wirz aux Romains d'A. Carandini. Réflexions critiques sur un mauvais usage de la comparaison ethnographique* (72 p., trois fichiers PDF : 411 K, 258 K et 282 K). Le lecteur est invité à s'y référer s'il souhaite consulter l'appareil de notes et la bibliographie indispensables à une compréhension correcte du texte condensé.

2. Ceux qui souhaiteraient plus d'informations sur les aspects ethnographiques et archéologiques du sujet peuvent consulter deux autres articles du même fascicule 16, 2008, des *Folia Electronica Classica* (FEC) qui abordent également les positions d'Andrea Carandini.

J. Poucet, *Le démembrement de Romulus : J.G. Frazer et A. Carandini. Réflexions critiques sur un mauvais usage de la comparaison ethnographique (II)* (37 p., fichier PDF, 413 K) <<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/16/FrazerCarandini.htm>>

J. Poucet, *Quand l'archéologie, se basant sur la tradition littéraire, fabrique de la « fausse histoire » : le cas des origines de Rome* (53 p., fichier PDF avec illustrations, 3560 K) <<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/16/FausseHistoire.htm>>

Adresse de contact : <[jacques.poucet@skynet.be](mailto:jacques.poucet@skynet.be)>